

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 20 (1887)

Artikel: Les résultats pratiques de la critique
Autor: Astié, J.-F
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379405>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES RÉSULTATS PRATIQUES DE LA CRITIQUE ¹

PAR

J.-F. ASTIÉ

III

Nous terminons en indiquant simplement le contenu du présent volume. Il comprend trois parties : des études sur le texte hébreu, des travaux exégétiques et une conférence sur la poésie de l'Ancien Testament.

L'histoire ne laisse pas subsister les idées populaires sur l'intégrité du texte de l'Ancien Testament. « On est vraiment peiné, dit Le Savoureux, en voyant combien des hommes pieux et instruits se laissent à cet égard entraîner par leur imagination, poussés par la puissance du préjugé. « On sait, nous » dit-on, ce qu'étaient, chez les Juifs, ces massorètes ou docteurs de la tradition, dont toute la profession consistait à » transcrire les Ecritures ; on connaît jusqu'où ces savants » minutieux portaient le respect de la lettre ; et quand on lit » les règles de leur travail, on comprend l'usage que la providence du Seigneur, qui avait confié ses oracles au peuple » des Juifs, a su faire de leur révérence, de leur rigueur et » même de leur superstition ². » Ce que je comprends encore mieux, c'est la pieuse indignation que ressentit le savant Néander en lisant de pareilles choses : « Ah ! s'écria-t-il, que ce livre va faire de mal à l'Eglise ! » et il ne s'est pas trompé ;

¹ Voir *Revue de théologie et de philosophie*, livraison de janvier 1887.

² Gaussen, *Théopneustie*, pag. 80, 1^{re} édit.

car ce livre, manuel de l'orthodoxie protestante, est l'arsenal spirituel où les bonnes âmes vont puiser la science critique qu'elles opposent avec tant d'assurance, une version d'Osterwald à la main, à ceux qui, sur ces questions, ne pensent pas comme elles, affirmant sur l'autorité d'un nom vénéré des choses inexactes qu'elles ne peuvent comprendre et encore moins discuter. » ... Considérant avec impartialité la nature des accidents qui, à travers les siècles, ont affecté notre texte, nous demandons qu'on les reconnaisse loyalement, et qu'au lieu de nous ingénier à trouver des expédients qui bouleversent les saines données de la science, et souvent même celles de la morale, nous montrions notre respect envers la sainte Ecriture en l'acceptant telle qu'elle est ; autrement, sans le vouloir, nous nous exposons, comme le dit Coleridge, à nous faire « menteurs pour Dieu, *liars for God.* »

Le Savoureux établit fort bien, distinguant entre la foi et la science, que la critique ne saurait ni raffermir ni ébranler la piété.

« Nul n'est admis à contempler la révélation contenue dans l'Ecriture que celui qui en esprit et en vérité cherche Dieu. Il ne la trouverait point sur le chemin de la critique en la cherchant autour du sanctuaire, avec l'œil douteur de l'intelligence ; mais s'il cède à la voix de l'Esprit qui l'appelle à l'intérieur, là il trouve les trésors de la sagesse et de la miséricorde de Dieu, qui lui paraissent toujours plus précieux, à mesure qu'il approche davantage du point où en Christ il lui est permis d'en contempler l'adorable plénitude. Dès lors la foi de cet homme, foi qui est un fruit de l'expérience du cœur, n'a rien à redouter des résultats de la critique ; tout au contraire, elle les utilisera avec reconnaissance, s'ils ont pour effet de jeter un plus grand jour sur la vérité.

» C'est ainsi que s'explique et se justifie cette parole d'Augustin que nous aimons à répéter : pour ceux qui par l'Esprit ont été initiés aux mystères de la foi, les difficultés que présente notre sujet sont de celles dont on peut parler librement et qu'on peut aussi ignorer *sans danger pour la foi chrétienne.* »

L'abandon de la théorie de l'inspiration plénière permet à Eug. Le Savoureux de pénétrer, à travers la lettre, jusqu'à l'esprit de l'Écriture, condition indispensable pour arriver à une exégèse impartiale. Il remplissait encore une autre condition, très précieuse pour comprendre la Bible. Son développement théologique s'étant effectué sous l'influence de Néander et de Vinet, hommes fort peu dogmatiques, Le Savoureux était lui-même très peu porté à la spéculation. Il n'est pas même certain qu'il ait entrevu les graves conséquences théologiques découlant des résultats critiques auxquels notre époque est arrivée. Nous laisserons aux personnes compétentes le soin d'apprécier la traduction qu'il propose du premier mot de la Bible : (*D'abord ou premièrement et non au commencement*) ; la manière de rendre l'idée de création absolue, (c'est-à-dire d'une chose *qui a commencé, qui a un point de départ avant lequel elle n'existait pas*) ; et la façon de se représenter l'état de la terre au moment de sa création (qui était, selon lui, *déserte et nue*).

La thèse sur l'origine du mal, d'après l'Ancien Testament, doit nous arrêter plus longtemps. C'est un bel exemple d'exégèse historique en dehors de toute préoccupation dogmatique. « Faisant donc abstraction de toute science chrétienne, dit-il, nous nous renfermerons dans l'enceinte de l'ancienne alliance et de là nous chercherons à nous rendre compte de l'idée que pouvaient se faire les Hébreux de l'origine du mal d'après l'Ancien Testament. »

Où le mal existe éternellement à côté de Dieu et provient d'un être primitif, méchant dans son essence ; ou il provient de Dieu, comme le bien ; ou il est sorti de la créature. D'entrée nous devons éliminer la première de ces trois hypothèses ; car, en présence du monothéisme si tranché de l'Ancien Testament, elle ne saurait être prise en considération. Restent les deux autres suppositions : ou le mal procède de Dieu, comme le bien, ou il est sorti de la créature. Il semble que nous ne saurions hésiter à rayer encore la première de ces deux propositions, dont le seul énoncé nous choque profondément.

Mais en ceci nous n'avons à consulter ni nos goûts, ni la

dogmatique chrétienne ; nous sommes en face d'une question d'exégèse et de théologie biblique. « Il est certain, déclare Le Savoureux, qu'on ne saurait affirmer d'entrée que l'idée d'un Dieu, source unique du bien et du mal, ait été étrangère aux Hébreux et surtout à l'hébraïsme primitif ; le contraire semble bien plutôt ressortir d'un assez grand nombre de passages de l'Ancien Testament. Quelque étrange que nous paraisse cette idée, nous croyons pourtant la trouver dans les livres les plus anciens de la Bible : ceux qui précèdent l'exil. Elle ne s'y trouve pas exclusivement à toute autre ou sous une forme constante ; mais nous l'y rencontrons à divers degrés, et parfois sous une forme tellement saisissante que, pour nous soustraire à la pénible impression que nous en recevons, nous avons recours à des procédés d'interprétation qui nous sont familiers, mais inconnus des Hébreux qui, d'ailleurs, n'en éprouvaient pas le besoin. Il n'y a pourtant là rien qui soit de nature à nous étonner chez des Orientaux à cette lointaine époque. En y réfléchissant, nous pouvons même nous convaincre que cette idée était non seulement la plus simple, mais aussi la plus naturelle, résultant, pour ainsi dire, nécessairement d'une foi monothéiste, n'ayant encore passé par aucun travail de réflexion. C'est spontanément, c'est-à-dire avant tout acte de raisonnement, que cette pensée surgit de la conscience religieuse, comme une conséquence naturelle de la prescience de Dieu, prescience qui est inséparable de son activité. Car, si Dieu connaît toutes choses par avance, n'est-il pas seul responsable de ce qui arrive, puisque à ce savoir s'unit la puissance de s'opposer à ce qu'il n'approuverait pas ? S'il est à la fois la source et la condition de ce qui existe, si lui seul gouverne le monde et les destinées de ses créatures, comment, sans tomber dans un dualisme antipathique à l'hébraïsme primitif, se refuser à croire que ce Dieu unique soit la cause du mal comme du bien ?.. C'est d'ailleurs du sens des textes qu'il s'agit ici, non d'un sens altéré par la dialectique ou le raisonnement subjectif des philosophes, mais du sens littéral, le seul compris des Hébreux, et qui était l'exacte expression de l'idée qu'ils se faisaient des rapports de Dieu avec

notre monde. Eh bien, suivant la lettre de ces textes, nous voyons que non seulement Dieu a prévu le mal, non seulement qu'il le laisse faire, mais encore, toujours d'après la lettre de ces textes, qu'il l'a fait directement lui-même. »

Rappelons-nous bien qu'en tout ceci il s'agit non de dogmatique, mais exclusivement d'exégèse et de théologie biblique. On voit le gain immense qu'on fait en brisant sans retour le prisme de l'inspiration plénière qui fausse la vue des choses, au point de donner une caricature de l'histoire. Dès qu'on considère la Bible comme une révélation, comme adéquate à la révélation même, on rejette hardiment ces vues-là au nom de la piété, de la conscience chrétienne éclairée. Mais le malheur est que ces idées se trouvent dans la Bible. Les tours de force de l'exégèse la plus ingénieuse sont impuissants à les éliminer. Que faire alors ? Pour demeurer vrai, il convient d'admettre l'idée d'une révélation progressive. On ne tient, dans ce cas, pour définitifs, que les derniers résultats, les fruits les plus beaux de l'œuvre divine.

C'est bien là ce que Le Savoureux, sans être d'ailleurs dogmaticien, est amené à faire. « La révélation toujours parfaite en elle-même, dit-il, quoique incomplète, surtout à son début, a été primitivement perçue par des esprits peu développés qui, pour l'exprimer, se sont servis d'un langage manquant pour nous de justesse, et ne s'adaptant nullement au mouvement de notre pensée. Quand, en particulier, ils nous parlent de Dieu, si nous prenions à la lettre les expressions dont ils se servent, nous tomberions dans les plus grandes erreurs sur la divinité. Pour eux ces expressions n'étaient point des figures de langage, mais des termes qui représentaient et formulaient leur conception conformément aux besoins de leur intelligence. Il y eut progrès dans la révélation, et le progrès a dû correspondre au degré d'intelligence des hommes auxquels elle s'adressait. C'est ainsi que nous nous expliquons, chez les hommes bibliques, la simplicité de leurs conceptions au début de leur histoire, et avec le temps, comme nous aurons l'occasion de le constater, la modification que subit dans leur langage l'expression de ces mêmes idées. »

Voilà les vues raisonnables, saines, auxquelles on aboutit, lorsque, rompant décidément avec l'idée d'une Bible-Code, manuel d'une dogmatique éternelle où tout est placé sur le même plan, pour être revêtu de la même valeur absolue et définitive, on voit en elle ce qu'elle a toujours voulu être, l'histoire de la rédemption. C'est alors qu'on arrive à pouvoir être du même coup respectueux et de la Bible et de sa conscience scientifique, en renonçant, une bonne fois pour toutes, aux tours de force de cette servante à tout faire, l'exégèse dogmatique traditionnelle.

Nous renvoyons à la dissertation où on trouvera les considérations diverses à l'appui de cette interprétation. Nous ne citerons qu'un seul passage. « Peut-on supposer après des déclarations aussi positives que le narrateur, en disant que Pharaon a endurci son cœur, ait eu l'intention de nous donner à entendre que Pharaon fut la première cause de son endurcissement ? C'est impossible. Il est vrai que, dans ces premières pages de l'Exode, dix fois nous trouvons que c'est l'Eternel qui endurecit le cœur de Pharaon, et le même nombre de fois que c'est le cœur de Pharaon qui s'endurcit. Nous n'irons pas chercher dans cette coïncidence les idées mystiques qu'y trouvent certains théologiens, tels que Hengstenberg qui, dans l'intérêt d'un système préconçu, ne découvre la mention d'endurcissement que sept fois de part et d'autre, ou bien Kurtz, qui, dans le nombre dix, voit encore de plus belles choses. S'arrêter à de semblables détails, ce n'est pas faire de la critique et de la théologie, mais de la cabale. Ce qui nous paraît plus digne d'être remarqué, c'est le manque de précision dans le langage de l'écrivain de l'Exode. Ou pour lui, comme pour nous, la question du mal se présentait avec ses deux antithèses : la prescience de Dieu et la liberté de l'homme, et alors pas plus que nous il n'a été capable de concilier ces deux termes d'un problème que la révélation, pas plus que la raison naturelle, ne saurait nous rendre intelligible, puisque l'organe nécessaire nous manque pour le comprendre ; ou, ce qui est plus probable, dominé par l'idée du monothéisme, ramenant tout ce qui se produit dans le gouvernement de ce monde à la

volonté d'un monarque absolu, pour lui, Pharaon endurecît son cœur, il est vrai ; mais c'est en cédant à une nécessité fatale, *Kaasher dibber Jehovah beiad Moschéh*, — selon ce que l'Eternel avait dit par Moïse, et ce qu'il avait dit c'est : *ani aque-schéh* — moi j'endurcirai le cœur de Pharaon ; si la volonté du roi entre ici pour quelque chose, c'est que, comme dit Calvin : « l'homme étant poussé de Dieu ne laisse pas aussi d'être mené par sa volonté et se mouvoir çà et là. » Mais du moment qu'il est dit que l'Eternel ne laisse subsister Pharaon que dans le but de montrer sa force en sa personne, et pour trouver dans le fait de son endurecissement l'occasion de glorifier son nom, Ex. IX, 16, il ne peut être question d'une liberté qui lui serait laissée de se déterminer comme il le voudrait, ce qui eût fait dépendre la réalisation du plan de Dieu de la volonté de l'homme. En tout cas, si le narrateur n'a pas entendu que l'Eternel a endureci directement et à dessein le cœur de Pharaon, il s'est certainement exprimé de manière à nous permettre de croire le contraire. Mais non, c'est bien ce qu'il veut dire, interprète de cette idée du peuple qui, quelques siècles plus tard, s'exprime encore en ces mots par la bouche d'un prophète : « Pourquoi, Eternel, nous fais-tu errer loin de tes voies, et endurecis-tu notre cœur, afin qu'il cesse de te craindre. » (Esa. LXIII, 17.)

On sent ici une lacune dans la culture philosophique de Le Savoureux qui n'avait décidément pas un esprit spéculatif. S'il a pu refaire sa théologie et son exégèse, il était trop tard pour acquérir une culture philosophique que, de son temps, on était fort loin de donner à la faculté de l'Oratoire. Il paraît en être resté à l'ancienne notion de Dieu qui confond le Jéhovah anthropomorphe des Juifs avec le principe un, la substance absolue des philosophes grecs. Dès qu'on part de l'idée d'un Dieu personnel, sachant tout dès le commencement et arrêtant le plan de l'univers indépendamment de tout concours humain, il n'y a plus de place pour la liberté ; nous sommes en plein déterminisme. Au fond c'est bien là le point de vue de toute l'ancienne dogmatique, qui est implicitement panthéiste. Pour en finir avec le déterminisme, il faut prendre la question

non plus par en haut, par Dieu, mais par en bas, par l'homme. On rompt alors avec l'idée païenne de Dieu pour s'en faire une conception morale, franchement anthropomorphe. Quant au plan du monde, si plan il y a, il doit y en avoir au moins deux, suivant les déterminations que prendront les hommes. Ou mieux encore, il n'est pas possible de se placer ainsi au point de vue de Dieu, voyant tout dès le commencement et réglant toutes choses indépendamment du concours effectif de ses collaborateurs, les hommes. Le seul moyen de disculper Dieu de toute connivence avec le mal, c'est de reconnaître franchement dans l'histoire le produit de deux facteurs réels, le créateur et la créature. Dieu a sans doute un but en créant, but qu'il ne peut manquer d'atteindre, mais rien n'est décidé à l'avance sur le choix des moyens, des instruments ; il change de plan suivant les circonstances. Au lieu de prêter à Dieu un absolutisme substantiel, qui le dominerait lui-même, il faut lui reconnaître la liberté d'un être personnel, moral, sachant arriver à ses fins, en dépit de ses collaborateurs rebelles et tout en respectant leur indépendance.

Notre conscience chrétienne ne nous permet plus, comme à l'hébraïsme primitif, de considérer Dieu comme la source du bien et du mal. Or que telle soit l'idée authentique des temps antérieurs à l'exil, c'est ce qu'il n'est pas permis de mettre en doute en face des textes. « Qu'on en juge par cette parole vraiment étonnante de 2 Sam. XXIV, 1-10 : *La colère de l'Eternel s'alluma de nouveau contre Israël, et il incita contre eux David, en disant : Va, fais le compte d'Israël et de Juda. C'est là un véritable *crux interpretum* suivant le point de vue où l'on se place pour juger le contenu des Ecritures. Avec la meilleure volonté, la science exégétique ne peut faire sortir de ce texte une idée autre que celle-ci : c'est que David a été incité par l'Eternel lui-même à faire un acte qui lui est imputé comme un grand péché. L'Eternel, irrité contre Israël et voulant le frapper, pousse David à commettre une faute qui devient le prétexte donnant lieu à un terrible jugement contre le peuple. Le verbe *South*, usité seulement au Hiphil, *hésith*, ne peut signifier que *tenter, séduire, inciter quelqu'un à faire quelque**

chose. Il est impossible de trouver un mot plus fort et d'un sens plus précis pour exprimer l'idée d'une incitation au mal. C'est ainsi qu'il est dit : Il n'y eut point de roi semblable à Achab qui se fût vendu pour faire ce qui est mauvais devant l'Eternel, *selon que l'incitait Jésabel sa femme. Ascher hésattah otho.* (1 Rois XXI, 25.) L'Eternel, parlant à Satan au sujet de Job, lui dit : Tu m'as incité à le ruiner, *sans raison.* (Job II, 3.) Eh bien, ce que Satan cherchait à faire auprès de l'Eternel, au détriment de Job, l'Eternel, agissant directement, le fit auprès de David, qu'il incita à faire le dénombrement. Il n'y a pas moyen de tirer autre chose du texte ; et à cette époque cela ne choquait pas plus l'esprit des Hébreux que de se représenter un « Dieu regardant du haut du ciel pour voir ce qui se passe sur la terre, ou descendant pour examiner ce qu'y font les hommes, et s'assurer par lui-même si ce qu'on dit d'eux est bien vrai. » (Gen. XVIII, 21.)

On le voit, tous les enseignements bibliques, de la Genèse à l'Apocalypse, ne sauraient être présentés comme ayant une même valeur et figurant tous sur le même plan. Avec ce préjugé dogmatique, antihistorique, on est condamné à faire une théologie rappelant à s'y tromper la peinture des Chinois qui, comme on sait, ignorent la perspective.

Voici la conclusion à laquelle l'auteur arrive. « Ce n'est pas l'origine du mal, mais celle de la première transgression de l'homme que nous raconte le chapitre III de la Genèse. Pour le rédacteur de ce chapitre, le mal se trouve sur la terre dès le début de l'apparition de l'homme et indépendant de lui. Il semble même que c'est en vue de le soustraire à son influence qu'un lieu particulier lui est assigné pour habitation. Et encore cet enclos matériel ne suffit-il pas pour assurer à l'homme une complète sécurité, il faut que lui-même y apporte une surveillance intelligente et constante ; il doit cultiver et *garder* le jardin, *leschomerah*, qu'est-ce à dire ? En dehors de cette enceinte n'est-ce pas encore cette création qui, comme œuvre d'un Dieu unique, a été déclarée très bonne dans toutes ses parties ? Quels dangers menacent donc l'habitation spéciale de l'homme, qu'il faut ainsi la garder ? C'est qu'à ce moment le

mal existe déjà dans la création de Dieu, sans que nous sachions comment et à quelle époque il s'y est introduit. Nous voyons seulement qu'il existe à divers degrés, mais il n'a pas encore atteint l'homme. Toutefois ce dernier est suffisamment prévenu de la possibilité de l'invasion du mal, même dans ce lieu de l'innocence, par la révélation que l'Éternel lui a faite des terribles conséquences qu'aurait pour lui le moindre relâchement dans sa vigilance à observer ce qu'il lui a prescrit. Ce qui avait été prévu arriva; dans l'Eden se trouvaient des animaux mauvais à divers degrés, et l'un d'eux, plus particulièrement rusé, entraîna l'homme à désobéir, et par là à commettre la première faute qui eut de si douloureuses conséquences pour la race humaine. »

C'est un lieu commun de la théologie courante, que le mal moral doit être la cause du mal physique. On s'obstine à maintenir cette idée-là comme un dogme capital, en dépit des découvertes de la science, qui nous montrent que les animaux s'entre-dévoreraient longtemps avant l'apparition de l'homme. Ce préjugé s'évanouit, comme beaucoup d'autres, à la lumière de l'exégèse historique et impartiale. En tout cas, le livre de la Genèse ne saurait en être rendu responsable.

Elle s'évanouit également, la notion réaliste de l'humanité, en vertu de laquelle nous aurions tous participé à la faute d'Adam, dans lequel nous aurions été contenus. Cette idée fantastique, sur laquelle repose même une philosophie qui veut être chrétienne, n'apparaît plus que comme un bloc erratique du gnosticisme.

« C'est en vain, dit Le Savoureux, qu'on chercherait à découvrir dans le texte ce qu'ont été les conséquences morales de la faute d'Adam. Si, plus complètement informés, nous pouvons le dire aujourd'hui, longtemps les Hébreux l'ont ignoré ; car non seulement, en aucune circonstance, ils n'ont rappelé cette page de leurs livres sacrés, mais ils se sont le plus souvent exprimés de manière à laisser croire qu'ils ne pensaient point que par cette faute du premier homme le mal ait été inoculé à tous les membres de l'humanité. Dans les générations qui suivent de près Adam se trouvent encore des hommes saints et

justes, tels que Hénoc et Noé ; et s'il est dit que vers ce temps l'Éternel renonce à discuter avec les hommes, parce qu'il trouve que l'inspiration de leur cœur est mauvaise dès leur jeunesse, (Gen. VIII, 21), on ne saurait conclure de cette parole l'idée d'un péché originel inoculé aux descendants du premier homme pécheur. La disposition au mal est prévue, il est vrai, puisqu'elle se révèle *dès la jeunesse*, — *Minhourim*, — mais cela ne signifie *pas encore* dès le sein de la mère, et surtout comme conséquence de la chute d'Adam, cette dernière idée ne se trouve pas dans l'Ancien Testament. Une fois introduit dans le monde, le mal tend irrésistiblement à se répandre, mais il n'y parvient que progressivement. »

En face de cette exégèse sobre et rajeunie, on se croirait au printemps d'une dogmatique nouvelle ; ils fondent de toutes parts, les glaçons traditionnels qui font de la théologie une espèce de science occulte à l'usage des seuls archéologues initiés à ses mystères ; on pressent une conception nouvelle s'adressant au cœur, à la conscience, parce qu'elle fera du péché et du salut des phénomènes éminemment individuels.

« Le Psalmiste (LI, 7 ; voir aussi LVIII, 4) se reconnaît sujet au péché ou peccable dès le sein de sa mère, et nous sommes obligés d'admettre que dans les idées religieuses les plus avancées des Hébreux se trouve celle que le penchant au péché est naturel à l'homme ; nous ne saurions pourtant en conclure le dogme de l'imputation de la faute du premier père, mais seulement que, par le fait de notre descendance d'êtres pécheurs, nous naissons dans un état d'impureté morale, qui nous est naturellement communiquée dans l'acte même de la génération, *bekhèt iekhématheni immi*, Ps. LI, 7. Le péché est donc inné et universel, mais il faut soigneusement distinguer entre le péché héréditaire et l'hérédité de la coulpe, l'un est une condition d'imperfection morale, qui nous est transmise naturellement, l'autre constituerait l'individu responsable d'une faute qu'il n'aurait pas commise, *idée complètement étrangère à l'Ancien Testament*. »

Le Savoureux ne manque pas de remarquer qu'en s'exprimant ainsi il a pour lui le symbole protestant le plus générale-

ment admis. « Avec l'article 2 de la Confession d'Augsbourg, nous disons : *post lapsum Adæ omnes homines secundum naturam propagati nascuntur cum peccato*. Nous disons *post* et non *propter lapsum*¹. »

Le péché devient ainsi un fait individuel, moral ; le problème de la nature et de l'origine du mal trouve sa solution pratique seulement à la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ. « Le mal existe, il est en nous, il est partout, dans le monde entier et dans chaque être séparément. A l'esprit angoissé qui se demande d'où peut venir cet ennemi qui l'assaille dès le début de la vie jusqu'au tombeau, aucune voix jusqu'ici n'a pu lui donner une réponse satisfaisante. »

Mais, comme le dit un philosophe de notre temps. « Qu'importe à la dignité de notre vie et à la grandeur de notre destinée que ce problème ne puisse être résolu, c'est déjà beaucoup qu'il existe. L'inconvénient est moins grand, après tout, de ne pas expliquer l'origine du mal que de ne pas savoir le reconnaître et de n'être pas résolu à le combattre de toutes ses forces. L'inconvénient est moins grand de ne pouvoir accorder dans un système la liberté humaine avec la Providence divine que de douter de leur existence². »

« Ce n'est pas nous, en tout cas, qui en doutons, et quant au mal, son existence nous trouble plus que la solution du problème de son origine. D'ailleurs cette solution, nous la trouvons dans la mesure où cela peut nous être utile, quand, avec le plus excellent des philosophes chrétiens, nous pouvons nous écrier : *Misérable que je suis ! Je n'approuve point ce que je fais, parce que je ne fais pas, ce que je voudrais faire, mais je fais ce que je hais ; qui me délivrera de ce corps de mort, de cette enveloppe de péché ? Et grâces soient rendues à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ?* » (Rom. VII, 15-25 ; 1 Cor. XV, 5.)

En tout ceci nous n'avons indiqué que la première solution du problème du péché originel par l'Ancien Testament, celle

¹ Tous les hommes nés naturellement après la chute d'Adam naissent avec le péché. Nous disons *après* et non *à cause* de la chute.

² Franck, de l'Institut, *Philosophie des religions*, pag. 47.

de la période hébraïque. Dans la période judaïque, celle qui suit l'exil, l'idée du mal subit une transformation qui, en apparence, l'isole définitivement de Dieu, mais complique le problème en y introduisant un élément de dualisme dont la spéculation juive reste finalement entachée.

A ce propos, Le Savoureux fait voir comment le rédacteur du livre des *Chroniques* ne craint pas de corriger la première rédaction du livre de *Samuel* (au sujet du recensement) en présentant les faits dans des termes nouveaux où se laissent incontestablement voir des traces de spéculation théologique. « Ici ce n'est plus l'Eternel qui est l'instigateur ou le tentateur, mais *Satan* seul, qui, de son propre mouvement, s'élève contre Israël et incite, *vaiaseth*, David à cet acte coupable de faire, contre la volonté de Dieu, le dénombrement de son peuple. » (1 Chron. XXI, 1, 7.)

Le Satan du livre de Job est déjà une conception bien étrange à l'esprit de l'hébraïsme ancien, qui ne connaît que des *élohim*, des bené Elohim ou le *Maleak Jehovah* parmi les exécuteurs des commandements de l'Eternel. Nous ne voyons pas d'où peut venir ce personnage si singulier, ce *Satan*, qui subitement apparaît dans l'assemblée des enfants de Dieu. Sans doute c'est un personnage imaginé pour la circonstance. Mais ce n'est pas un produit naturel de l'hébraïsme ; rien dans l'angélologie primitive n'en prépare l'apparition, et l'esprit qui l'a conçu a dû subir quelque influence étrangère.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre que cette thèse d'un homme de cinquante-cinq ans a décidément plus de portée que les travaux du même nom échappés à la plume de nos jeunes débutants de vingt-cinq. Nous ne citerons encore que deux propositions ajoutées à la thèse, suivant l'usage académique, mais qui n'ont pas été reproduites dans ce volume, établissant clairement les principes exégétiques qui ont dirigé l'auteur dans ses travaux. « Le sens littéral d'un texte traité d'après la méthode grammaticale et historique est le seul vrai sens, celui qu'a entendu l'auteur et qu'il a voulu qu'on comprît. » — « Les mots d'un texte n'ont jamais un double sens ; mais un mot peut contenir une idée susceptible d'applications variées :

typique, prophétique, allégorique, etc. L'interprétation cesse alors d'être exclusivement exégétique et prend un caractère théologique qui ouvre un champ illimité à la spéculation. » Nous en aurions donc fini avec cette interprétation allégorique, remontant à Philon, et héritée du moyen âge, grâce à laquelle le subjectivisme le plus effréné, tout en se proclamant soumis à l'autorité biblique, trouve moyen de mettre sur le compte de l'Écriture les produits les plus indigestes de la fantaisie individuelle.

La place nous manque pour indiquer le contenu de la conférence sur la *Poésie des Hébreux*. Nous y renvoyons ceux qui auraient besoin de se convaincre que Le Savoureux ne fut pas seulement un érudit, un exégète consciencieux, un philologue, un savant en *us*, mais aussi un homme sentant et goûtant les grands élans de la poésie hébraïque.

Tel fut le développement, l'œuvre d'Eugène Le Savoureux, d'un « enfant du Réveil, » comme il aimait à le rappeler. On voit combien il diffère des hommes qui de nos jours se présenteraient volontiers comme les uniques héritiers du mouvement religieux datant du premier quart du siècle. Ils ne manqueraient pas de le désavouer, oubliant qu'on ne succède qu'à condition de n'être pas pareil. Mais ce n'est que plus tard, si l'on s'occupe encore de nous, que pourra être tranchée cette question d'héritiers légitimes ou illégitimes. Le parfum de décadence, de moisi qui s'exhale de tout le bruit de vie, auquel nous assistons depuis quelques années, ne saurait laisser, dans l'esprit d'aucune personne intelligente, la moindre incertitude sur l'issue. Ce qui caractérise le mieux peut-être Le Savoureux, c'est sa préoccupation constante de « donner la coupe au peuple » et d'abaisser la barrière entre l'école et l'Église. Au fait y a-t-il à l'heure actuelle un devoir plus pressant pour quiconque aspire à être un vrai Nathanael, un israélite, dans le cœur duquel il n'y a point de fraude ? Aussi ne pouvons-nous mieux terminer que par une réminiscence que nous avons déjà maintes fois servie à nos lecteurs, et dont nous sommes condamné à faire une espèce de liturgie, de *Delenda est*, puisqu'on se refuse à entendre et à comprendre.

« Aussi, dit Rothe, est-ce une des missions les plus importantes et les plus pressantes de la théologie moderne de faire connaître à l'Eglise, avec réflexion et prudence, mais en toute droiture et avec une ingénuité pleine de confiance, comment les théologiens ont été amenés consciencieusement à considérer la Bible dans son ensemble et dans ses détails, en mettant à profit toutes les ressources que la science a placées à leur disposition. *Il est impossible, avant tout, il est contraire à l'Evangile que les choses continuent longtemps d'aller comme elles vont.* D'un côté nous avons la théologie qui étudie la Bible au point de vue critique et qui, par suite de ce travail, se fortifie toujours plus dans une opinion qui, tout en préservant la dignité du livre, *diffère du tout au tout de l'idée traditionnelle* ; d'un autre côté, l'Eglise qui persiste dans l'ancienne manière de voir, dans une parfaite innocence que la théologie ne vient en rien troubler. *Cela ne saurait durer, de part et d'autre il faut revenir à la vérité et à l'honnêteté* ; c'est à la théologie qu'il appartient de faire le premier pas. Il est de son devoir de faire proclamer, au sein de l'Eglise, le droit et le devoir de traiter la Bible comme elle le fait elle-même, et de familiariser les croyants avec les résultats critiques qui doivent être considérés comme assurés... C'est notre plus strict devoir de rectifier les idées des non théologiens qui s'imaginent naïvement qu'il faut être incrédule pour ne pas considérer la Bible du même œil que l'ont fait jadis nos pères. Il importe de leur faire comprendre que la critique historique, bien loin d'être une invention de l'incrédulité ou du rationalisme hostile à la révélation divine, est une exigence à laquelle l'Eglise évangélique ne pourra, sous aucun prétexte, se soustraire en bonne conscience aussi longtemps qu'elle demeurera fidèle à son principe. Bien qu'elle ne mette pas le moins du monde en danger la foi en Jésus-Christ, elle arrive certainement à des résultats divers qui doivent effrayer ceux qui ne connaissent pas d'autre manière de considérer la Bible que celle qu'ils ont apprise de l'ancienne dogmatique. Laisser ignorer aux laïques cet état de la question et les difficultés réelles auxquelles vient se heurter une critique sans préjugé naturel quand il s'agit de l'Ancien Testament, et

même aussi souvent du Nouveau, serait avant tout *un manque de droiture et de charité impardonnable*, et, de plus, une imprudence manifeste. Voici, en effet, ce qui ne manquerait pas d'arriver. Le nombre de ceux qui ont des doutes à l'endroit de la Bible étant incalculable, une complète défiance finirait par s'établir au sujet de sa crédibilité. On se déciderait à la laisser de côté *comme un livre n'offrant nulle part un fondement solide.* »

Oui, il est grand temps que les pasteurs se décident à crier sur les toits ce que tout le monde se met à chuchoter autour d'eux, sans qu'ils aient l'air de s'en apercevoir. Le Savoureux, lui, s'est tout naturellement acquitté de ce devoir délicat, en obéissant à sa droiture naturelle, sans avoir nul besoin d'y être exhorté par Rothe ni par personne. Remercions sa famille de ne pas avoir laissé oublier les présentes études. Plus tard, dans le vingtième siècle, si nos successeurs ont vraiment une théologie nouvelle dans nos pays français, ce volume assurera à Eug. Le Savoureux une place honorable parmi ces pionniers solitaires, trop souvent méconnus, qui auront servi de chaînon entre la vieille science huguenote du dix-septième siècle et celle des jours nouveaux... qui ont tant de peine à poindre.
